

Toute cette foule dans notre cœur : Prendre la route avec Madeleine Delbrel

Raphaël Buyse

Ce livre n'est pas une énième biographie, c'est une plongée dans l'intimité humaine et spirituelle de Madeleine Delbrel.

Madeleine Delbrel ouvre pour notre temps une mystique nouvelle ancrée dans la banalité du quotidien, vécue au milieu de la foule. Ce que dit Madeleine c'est qu'il y a du bonheur possible, ici et maintenant, à se laisser saisir par l'Évangile et à aimer le monde.

Raphaël nous raconte la vie de Madeleine à travers 4 chapitres qu'il intitule *Prise*, *Bénie*, *Rompue* et *Donnée*, ce sont les mots que l'on entend à chaque eucharistie, au temps de la consécration.

« Il **prit** le pain, en te rendant grâce il le **bénit**, il le **rompit** et le **donna** à ses disciples »

Comme si la vie de cette femme qui a traversé le XXe siècle voulait nous témoigner que toute vie –même ordinaire—est destinée finalement à devenir eucharistique, c'est-à-dire « réelle présence », sacramentelle de Jésus pour celles et ceux que l'on rencontre.

Chacun des 4 chapitres s'ouvre par une scène imaginée d'une fin de journée de Madeleine, attablée près de deux heures à la terrasse du Clair de Lune, un café parisien de la place d'Italie où elle avait ses habitudes avant de rejoindre ses compagnes à Ivry. Dans cette pause, ses souvenirs reviennent...

Prise

Elle avait du talent la jeune Madeleine, en plus d'être pianiste elle avait une belle plume, prix Sully Prudhomme, de l'Académie française, pour un recueil de poèmes appelé *La route*. Et elle avait croisé Jean, étudiant à l'école centrale de Paris. Très vite ils s'étaient plu. Jean se disait catholique fervent, il allait à la messe. Madeleine, de son côté, se déclarait « strictement athée ». Madeleine était follement amoureuse de Jean. Pourtant, un jour, Jean lui parle de la foi qui l'anime, il lui raconte qu'il se sent tiraillé entre l'envie d'une vie pour toujours avec elle et celle d'une vie consacrée chez les dominicains. Madeleine n'entend rien de ce que Jean essaie de lui dire. C'est alors que Jean décide de quitter Madeleine, son choix est clair. Mais c'est trop pour elle, comment admettre qu'un garçon comme Jean puisse « entrer dans les ordres » et lui préférer Dieu. Et Madeleine s'effondre, elle entre en dépression.

Défaite de cet amour naissant, Madeleine ne peut pas se résigner à ne pas comprendre ce qui lui semble être une énigme ; elle décide de rencontrer les amis de Jean. Elle découvre qu'ils portent en eux une chose qui lui est étrangère : la foi. Leurs convictions la troublent. Au fil des raisonnements et des rencontres, l'existence de Dieu lui apparaît enfin envisageable.

Admettre que Dieu existe ne suffit pas à Madeleine. Ce Dieu qu'elle a trouvé par la raison, elle ne le connaît pas. Elle voudrait le rencontrer. Le 29 mars 1924, elle entre dans une église, elle raconte s'être mise à genoux. Elle prie. Le temps ne

compte plus. Madeleine est prise par la Lumière: elle parlera un jour d' « éblouissement ». « En priant, j'ai cru que Dieu me trouvait et qu'il est la vérité vivante, et qu'on peut l'aimer comme on aime une personne. »

C'est une rencontre. Une vraie rencontre. La grâce venant à la rencontre d'un cœur qui cherchait Dieu. Madeleine a vingt ans.

Elle écrira des mois plus tard cette prière admirable :

« Tu vivais et je n'en savais rien. Tu avais fait mon cœur à ta taille, ma vie pour durer autant que toi. Et parce que tu n'étais pas là, le monde entier me semblait petit et bête et le destin de tous les hommes stupide et méchant. Mais quand j'ai su que Tu vivais, je t'ai remercié de m'avoir fait vivre. Je t'ai remercié pour la vie du monde entier. »

Bénie

Bénie par Dieu lors de sa conversion, dans cet éblouissement du 29 mars 1924, elle s'est enflammée, elle s'est vue devenir carmélite pour tout donner à Dieu.

Elle se plonge dans les écrits de Jean de la Croix : ça lui parle. Lorsqu'elle lit ses poèmes rédigés du fond de sa prison de Tolède, elle entend sa propre histoire : dans sa quête de Dieu, elle a éprouvé que le désir ardent donne de quoi marcher jusqu'au petit matin, et que le soleil finit par se lever, après une nuit parfois sans fond.

Elle a aussi pris goût aux écrits de Thérèse d'Avila.

Assurément, Thérèse et Jean sont une bénédiction pour cette jeune convertie. Madeleine se voyait bien leur emboîter le pas en entrant au Carmel.

Mais la vie réserve des surprises. Son père tombe malade, il devient aveugle. Madeleine en est troublée au point de remettre en cause son projet. Si elle rentre au Carmel, elle ne pourra plus revoir son père. Une évidence s'impose : il faut qu'elle reste dans le monde.

La maladie de son père sera une « bénédiction » : l'occasion favorable de déployer ce qu'elle porte au plus intime, et qu'elle va découvrir pas après pas.

Son métier d'assistante sociale sera le lieu privilégié de l'incarnation et de la mise en actes de la foi qui l'anime. Un jour, elle sonne à la porte du presbytère de l'église St Dominique dans le XIV^e arrondissement. Une nouvelle étape de sa vie va commencer : ce sera encore pour elle une bénédiction. Elle y rencontre Jacques Lorenzo, le vicaire de la paroisse. L'abbé est aumônier d'une troupe scoutie en manque de cheftaines, il lui propose de le devenir.

Lorsqu'il n'y a pas de raison de refuser un appel, il n'y a plus qu'à l'accepter. Madeleine accepte donc la proposition. Tous les quinze jours, les cheftaines se retrouvent avec leur aumônier. Dans la préparation des rencontres, l'abbé Lorenzo a l'idée de faire un partage de l'Évangile avec ces jeunes femmes. Pour Madeleine, c'est un bouleversement, elle découvre dans la figure de Jésus la face humaine de ce Dieu qu'elle a cherché et qui s'est révélé à elle.

Dans les années qui suivent sa découverte du visage de Jésus, Madeleine rédige des pages lumineuses : « L'Évangile est le livre de la vie du Seigneur, il est fait pour devenir le livre de notre vie. Les paroles de l'Évangile nous pétrissent, nous modifient, nous assimilent pour ainsi dire à elles. » Nous devenons celui que nous contemplons.

Début des années 1930 deux grandes figures spirituelles marquent l'Eglise de France : Charles de Foucauld et Thérèse de Lisieux. Ils seront une bénédiction de plus pour Madeleine.

Madeleine est bouleversée lorsqu'elle découvre les écrits de Charles de Foucauld. Elle entend dans ses intuitions spirituelles et missionnaires son propre désir.

Lorsqu'elle comprend qu'il aspire à être « un tendre frère » et à « prendre la dernière place », Madeleine est profondément émue : c'est exactement cela qu'elle veut vivre !

(cf texte : Pourquoi nous aimons le Père de Foucauld)

Ce sera donner à chacun ce dont il a besoin parce que Jésus est essentiellement celui qui donne et que Charles de Jésus agit avec lui et comme lui.

L'autre figure marquante de ce début de XXe siècle en France est celle de Thérèse de l'enfant Jésus.

Dans son extrême fragilité, rongée par la tuberculose, Thérèse avait écrit : »Dans le cœur de l'Eglise, je veux être l'amour. « Le choc est violent pour Madeleine. Le désir de la « petite » Thérèse rejoint son aspiration profonde : c'est cela aussi qu'elle veut vivre. Elle-même n'a pas grande santé : elle veut être Charité. Elle comprend à travers le chemin de Thérèse que la fragilité n'est pas un obstacle au don de soi.

En goûtant les écrits de Jean, des deux Thérèse et de Charles, Madeleine a découvert son propre chemin, sa vocation : on tient toujours sa vie des autres...

Dès 1931, Madeleine et ses compagnes scoutesses ont envie d'aller plus loin : elles imaginent une vie commune qui pourrait être une réponse à l'appel de l'Evangile, mais elles veulent rester laïques.

Sur les conseils de l'abbé Lorenzo, elles rencontrent le cardinal Verdier. Le cardinal est touché par l'enthousiasme et la générosité de ces jeunes femmes et il leur accorde sa confiance.

C'est à Ivry sur Seine que le petit groupe est envoyé ; le 15 octobre 1933 elles sont trois, Madeleine, Hélène et Suzanne, à arriver sur « la ceinture rouge » à quelques kilomètres de Paris, pour y vivre l'Evangile au milieu des pauvres et des incroyants.

Rompue

Elles s'étaient installées sur le Plateau, près de l'église Saint-Jean-Baptiste. En quelques semaines, Madeleine avait compris qu'il y avait en fait deux villes dans la ville. Ivry la catholique, resserrée autour du clocher de l'église et l'autre Ivry, le monde des communistes, agglutiné autour de la mairie et des cellules du Parti, deux blocs sans contact l'un avec l'autre.

Madeleine ne peut pas se faire à l'idée de deux mondes refermés sur eux-mêmes, refusant toute rencontre. Elle se sent comme « rompue » par cette absurdité que plus personne dénonce.

« Qui est mon prochain ? se demande-t-elle. Les communistes que je connais sont des hommes.

Qui est mon prochain ? Tout homme—les hommes communistes autant que les autres.

Un an et demi après leur arrivée, Madeleine et ses compagnes décident de franchir la frontière.

Elles trouvent une maison à deux pas de la mairie d'Ivry, 11 rue Raspail. Elles seront locataires. Cette maison devient un tiers lieu d'Eglise. Ils seront nombreux à s'y retrouver pendant plus de trente ans, et bien après la mort de Madeleine.

« Il y a une grâce de l'hospitalité. Nous voudrions retrouver sa fraîcheur, telle que la connurent et la vécurent les premières communautés chrétiennes. L'hospitalité, c'est que les autres soient chez eux chez nous.

Madeleine est séduite par l'enthousiasme des communistes. Elle est tentée de les rejoindre, mais avant de faire la démarche, il faut qu'elle comprenne bien ce que cela implique et elle achète un petit bouquin qui parlait de Lénine et de la Religion. En lisant ce petit livre, Madeleine découvre que la pensée marxiste modélise le bonheur de la société, au point de nier l'individu et sa conscience au nom d'une raison supérieure. Elle sait, par expérience, que l'Évangile respecte infiniment chaque personne : aucune ne doit voir sa destinée personnelle sacrifiée à l'ensemble.

Madeleine renonce alors à adhérer au Parti. Cette décision n'entamera pas ses amitiés et son goût de travailler avec les camarades.

Dans les années 1950, Madeleine est déchirée lorsqu'à Rome on s'inquiète de la situation des prêtres-ouvriers qui ont fait le choix de travailler dans des usines pour vivre l'Évangile avec les ouvriers. Madeleine connaît bien quelques-uns de ces prêtres-ouvriers. Sans être naïve, elle les soutient. A plusieurs reprises, elle s'en va à Rome défendre leur cause. En vain, en 1953, le couperet tombe. Le pape Pie XII demande aux prêtres-ouvriers de quitter les usines. C'est une meurtrissure.

Dans le creuset de ses tristesses, de ses humiliations et de ses souffrances, Madeleine a découvert l'humilité. On ne peut être secourant qu'à la condition d'être vulnérable. En consentant à être fragile, Madeleine a permis à ceux qu'elle rencontrait de se dire en vérité et de regarder en face leurs propres fragilités. Il n'y a que les humbles qui ouvrent pour d'autres les portes de la confiance.

Donnée

Si Madeleine a été « prise », « bénie » et bien souvent « rompue », c'est pour être « donnée ».

Sa vie et sa joie, c'est de porter le Seigneur Dieu partout. « Cet amour qui nous habite, cet amour qui éclate en nous, est-ce qu'il ne va pas nous modeler ? Seigneur, mes yeux, mes mains, ma bouche sont à vous. »

Elle ne cherche qu'à vivre au milieu des gens de peu, honnêtement, comme tout le monde, séparée de personne. A connaître les hommes et les femmes de son quartier et à se laisser connaître d'eux ; à leur laisser voir de quoi elle vit. Tout comme le bon berger, dont parle Jésus dans l'Évangile, qui connaît ses brebis et se laisse connaître d'elles.

Madeleine sait aussi qu'elle n'est qu'un passeur, que c'est elle qui est donnée et non elle qui donne : « Il faut aussi que nous sachions bien qu'évangéliser, ce n'est pas convertir. Qu'annoncer la foi, ce n'est pas donner la foi. Nous sommes

responsables de parler ou bien de nous taire, nous ne sommes pas responsables de l'efficacité de nos paroles. La foi, c'est Dieu qui la donne. »

Vivre

La façon qu'a eu Madeleine de se tenir dans l'existence dans ce contexte particulier d'une vie partagée avec des non-croyants nous ouvre un chemin important pour notre époque. Elle nous invite à croire à notre tour que l'Évangile est une Bonne Nouvelle qui nous entraîne toujours plus loin à la rencontre de nos contemporains. La sainteté à laquelle nous sommes tous appelés n'est pas statique.

Alors que très souvent nous séparons ou opposons la prière et l'action, le profane et le sacré, la lutte et la contemplation, Madeleine a choisi de mettre en vacances tous les manuels qui cassent l'amour en deux : prière, action...comme si on pouvait agir sans prier et prier sans agir.

D'un peu partout à quelque part

En amour, semble-t-elle nous dire, ce n'est jamais l'espace qui compte le plus. Il n'est pas nécessaire de parcourir le monde pour aimer à la manière de Jésus. Le lieu où nous vivons est un espace suffisant pour déployer l'Évangile qui nous a brûlé le cœur. Le lieu où nous vivons en sera illuminé.

Il s'agit donc d'apprendre à être là : à nous rendre disponibles à ceux que la vie nous fait rencontrer.

Pour résumer

Voilà ce qu'a été tout le programme de Madeleine :

Se livrer entièrement au Christ dans une royale liberté. Un profond désir de se rendre comme lui disponible aux autres sans jamais se durcir, s'aigrir, se cuirasser, se déshumaniser. Sans jamais apparaître pour les autres « celle qui savait », celle qui « voulait », celle qui « devait ». Madeleine n'a pas cherché à vivre en héros.

A sa façon, elle a choisi d'emprunter « la petite voie » : celle d'un amour renouvelé jour après jour, l'impliquant en vérité, de tout son être, dans les relations, les actions et les situations.

Alain Ferrer, février 2021